

Pesticides et reconfigurations du « bien vivre » au Chiapas, Mexique

Mounia El Kotni

Volume 21, numéro 3, décembre 2021

Les mondes agricoles face au problème des pesticides : compromis, ajustements et négociations

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1089909ar>

DOI : <https://doi.org/10.4000/vertigo.33841>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal
Éditions en environnement VertigO

ISSN

1492-8442 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

El Kotni, M. (2021). Pesticides et reconfigurations du « bien vivre » au Chiapas, Mexique. *VertigO*, 21(3), 1–19. <https://doi.org/10.4000/vertigo.33841>

Résumé de l'article

À partir d'une enquête ethnographique dans l'État du Chiapas auprès de sages-femmes traditionnelles ainsi que d'associations agissant sur la thématique environnementale et du droit des femmes, cet article analyse la présence de la métaphore vie/mort dans les récits autour des pesticides et de la dégradation de l'environnement. Ce lexique s'inscrit dans la philosophie indigène du « bien-vivre » et se retrouve particulièrement dans les discours des femmes qui ont à charge les soins indispensables à la reproduction de la vie (travail procréatif, soins aux membres de la famille et aux êtres vivants non humains, connaissance des plantes médicinales). Au Mexique, plus d'une centaine de pesticides potentiellement dangereux sont toujours autorisés. Cet article montre comment, dans le Chiapas, où l'expérience politique d'un « autre monde » des Zapatistes infuse les pratiques militantes, les réflexions sur leurs conséquences délétères sur l'environnement et la santé humaine sont aussi un chemin vers d'autres futurs.



Pesticides et reconfigurations du « bien vivre » au Chiapas, Mexique

Mounia El Kotni

Introduction

- 1 En mai 2019, dans la ville de San Cristóbal de las Casas au Mexique, se tenait le premier Congrès mexicain d'agroécologie. À la fin des discours d'ouverture, depuis le public, des voix de femmes se sont mises à scander : « Sans féminisme, il n'y a pas d'agroécologie ! » Plus tard dans la matinée, au cours d'une table ronde, l'une d'elles, fondatrice d'une marque de café « biologique et féministe », précisait : « Nous avons besoin que l'agroécologie soit une option de vie. Il ne peut y avoir d'agroécologie s'il y a du machisme, s'il y a de la violence, s'il n'y a pas à manger dans les assiettes. L'agroécologie est un choix pour la vie de nos enfants¹. »
- 2 Au Mexique comme dans d'autres pays, même si les hommes et les femmes travaillent ensemble dans les champs², la pulvérisation des pesticides est un travail masculin (c'est également le cas au Cambodge (Bureau-Point, 2021)). Les femmes sont quant à elles en contact avec les résidus des produits lorsqu'elles récoltent, rincent et cuisinent les légumes ou lavent les vêtements (Bernardino Hernández et al., 2014). Ce sont aussi elles qui prennent en charge le soin des autres membres de la famille, décèlent les maladies des enfants, et savent quelles plantes utiliser pour les soigner. Au cours de ma recherche sur l'utilisation des pesticides dans l'État mexicain du Chiapas (2019-2021), j'ai été attentive aux descriptions faites des pesticides par des femmes engagées dans le milieu associatif et des sages-femmes traditionnelles vivant en zone périurbaine et rurale. Dans nos échanges, elles évoquaient non seulement l'utilisation des intrants dans l'agriculture, mais également les différentes formes de pollutions qu'elles constataient dans leur environnement et employaient le champ lexical de la vie et de la mort. En particulier, les sages-femmes traditionnelles faisaient le lien entre dégradation de l'environnement et changements sur la santé reproductive de leurs patientes. Elles décrivaient l'utilisation des pesticides comme causant une rupture dans

la relation harmonieuse avec la nature, le *lekil kuxlejal* (« bien vivre » en Tseltal et Tsotsil). J'ai retrouvé ce dernier constat auprès d'autres acteur·rice·s, qui érigeaient les pesticides en symbole d'un point de rupture dans la relation avec la nature. Pour en sortir, ces dernier·es déploient des stratégies individuelles et collectives centrées sur l'importance de préserver le bien-vivre. Dans le contexte du Chiapas, cette mise en mouvement se lit en parallèle des expériences zapatistes pour la construction d'« un autre monde possible » (Baschet, 2014).

Utilisation des pesticides au Mexique

- 3 Le mot « pesticide » fait référence à des produits aux actions diverses : fongicides, herbicides, fertilisants et à une multitude de composantes qui ont en commun d'être des produits de synthèse. Le ministère mexicain de l'Environnement et des Ressources naturelles (SEMARNAT) définit les pesticides comme « toute substance ou mélange de substance destinée à contrôler les nuisibles, y compris les vecteurs qui transmettent des maladies humaines et animales, les espèces nuisibles qui causent des préjudices et interfèrent avec la production agricole et forestière, ainsi que les substances défoliantes et desséchantes » (SEMARNAT, n.d.). Avec les semences transgéniques qui leur résistent, les pesticides font partie du « paquet technologique » proposé aux agriculteur·rice·s et ont été développés en parallèle de la mécanisation de l'agriculture et de la concentration des terres prônée par la « Révolution verte » des années 1960 (Korol, 2016 ; Loconto et Fouilleux, 2019). Sous l'impulsion de la Fondation Rockefeller aux États-Unis, la modernisation de l'agriculture a ainsi marqué un virage, à partir d'une agriculture autonome et d'un lien plus ou moins direct entre production et consommation, vers des chaînes mondiales contrôlées par un petit nombre de firmes. Ce contrôle s'est intensifié depuis 2016 : quatre méga-conglomérats d'entreprises concentrent aujourd'hui les trois quarts du marché mondial des pesticides et 100 % de celui des organismes génétiquement modifiés (OGM) (Bejarano González, 2017).
- 4 Au Mexique, le « paquet technologique » fournit aux agriculteur·rice·s lors de la Révolution verte a très peu varié en contenu depuis, même s'il contient des pesticides interdits au niveau mondial (Anaya Zamora, 2018). En 1993, soit un an avant l'entrée en vigueur de l'ALENA (Accord de libre-échange nord-américain entre le Canada, les États-Unis et le Mexique) le Programme de soutien aux agriculteurs (Procampo) est lancé. Celui-ci a pour but de soutenir les producteurs de certaines denrées (dont le maïs) à rester compétitifs face à la libéralisation des échanges. Aujourd'hui encore, les revenus issus de Procampo sont utilisés par les agriculteur·rice·s pour acheter des pesticides (Bernardino Hernández et al., 2019). Dans le Chiapas, le programme Maíz Solidario lancé au début des années 2000 (devenu Maíz Sustentable dans les années 2010) distribue aux agriculteur·rice·s des herbicides potentiellement très dangereux pour la santé comme le paraquat et le glyphosate³. En 2018, une saisine de la Commission nationale des droits humains (CNDH) a reconnu que l'absence de restriction de l'utilisation des pesticides hautement dangereux représentait une violation des droits à l'alimentation, à une eau potable, à un environnement sain et à la santé (recommandation 82/2018) (CNDH, 2018). Fin 2020, le gouvernement mexicain d'Andrés Manuel López Obrador a annoncé l'interdiction du glyphosate et du maïs transgénique d'ici 2024, une nouvelle attendue de longue date par les associations environnementales qui alertent sur l'urgence de son application (Greenpeace México, 2020).

- 5 Dans le langage courant mexicain, les pesticides sont appelés « *agroquímicos* », raccourcis en « *químicos* », pour produits chimiques. Le réseau d'action sur les pesticides et les alternatives au Mexique (RAPAM) parle quant à lui d'« agrotoxiques » pour insister sur la dangerosité des produits pour la faune, la flore et la santé humaine. Dans le pays, ce sont plus de 180 composants actifs de pesticides extrêmement dangereux qui sont autorisés (Bejarano González, 2017), alors même que certains d'entre eux sont interdits par des conventions internationales. Ainsi, l'atrazine ou le glyphosate sont utilisés dans la production d'aliments de base comme le maïs, les haricots rouges, la tomate ou encore le blé. Des traces de pesticides ont été retrouvées dans la farine de maïs, qui sert à fabriquer les tortillas industrielles (Sandoval, 2018) et dans l'urine d'enfants dont l'école jouxte une parcelle agricole (Plumas Atómicas, 2019). L'épandage de ces produits se fait sans équipement de protection, alors que les chercheur·se·s continuent d'alerter sur leurs effets néfastes sur la biodiversité et la santé humaine (Albert et Viveros Ruíz, 2019 ; Bejarano González, 2017), et particulièrement sur la santé reproductive des populations exposées (Gamlin, 2016; González Navarrete et al., 2012; Pérez Herrera et al., 2012).

Une ethnographie de la toxicité

- 6 Depuis la publication de *Silent Spring* (Carson, 1962), ouvrage majeur documentant l'impact des pesticides sur l'environnement, qui a mené à l'interdiction de l'utilisation du DDT (dichlorodiphényltrichloroéthane) aux États-Unis, sur tous les continents, les populations marginalisées se mobilisent pour alerter sur les risques pour leur santé, que ce soit autour d'une toxicité quotidienne (Allen et al., 2017; Taylor, 2014), ou dans des contextes dits de post-catastrophe (Centemeri et al., 2022). Les approches ethnographiques de la toxicité ont d'ailleurs d'abord émergé dans des contextes de post-catastrophe, pour ensuite s'intéresser aux aspects quotidiens de la pollution, et la « vie avec » celle-ci (Müller et Naepels, 2020; Tsing, 2015). Une partie des recherches de ce champ porte aujourd'hui sur la perméabilité du corps humain aux multiples polluants, ce que l'endocrinologue Barbara Demeneix a nommé « cocktail toxique » (Demeneix, 2017) : les pesticides (Bureau-Point, 2021), les perturbateurs endocriniens (Rios Sandoval, 2019) ou encore les hormones contraceptives (Sanabria, 2016). Les études s'intéressant à l'exposition aux polluants au prisme du genre représentent un champ en expansion (Scott, 2015).
- 7 À partir de l'exemple du Chiapas, cet article propose une anthropologie de la toxicité, en interrogeant sur les conséquences de l'utilisation des pesticides sur les pratiques quotidiennes de soin des sages-femmes traditionnelles et des agricultrices. L'approche ethnographique permet de mettre en avant la manière dont les maladies et les dégradations environnementales attribuées aux pesticides créent de nouvelles formes de relation entre les êtres humains et avec leur environnement, qui se rapprochent d'une « parenté agrochimique » (Senanayake, 2021). À travers les récits des femmes, je montre que l'utilisation des pesticides remet en question le rapport des populations autochtones au monde vivant, comme l'illustrent les références récurrentes aux changements dans le bien-vivre et le vocabulaire autour de la mort associée aux pesticides. Parce qu'elles sont responsables des soins indispensables à la reproduction de la vie (travail procréatif, soins aux membres de la famille et aux êtres vivants non

humains, connaissance des plantes médicinales), les femmes tiennent une place centrale dans l'observation de ces changements.

- 8 Les références au bien vivre de mes interlocutrices viennent nuancer la binarité de l'opposition vie/mort : d'une part, en proposant une réflexion sur les conditions d'une bonne vie avec les pesticides, et de l'autre en imaginant d'autres modèles de société fondés sur une sortie des pesticides. Je mets en perspective ces alternatives avec le contexte politique du Chiapas, où l'expérience zapatiste d'un « autre monde » infuse les pratiques militantes (Baronnet et al., 2011; Baschet, 2014; Escobar, 2018). J'analyse alors les discours des femmes sur leurs conséquences délétères sur l'environnement et la santé humaine comme des possibilités de construction de futurs alternatifs. En cela, ce travail s'inscrit dans une anthropologie féministe des savoirs subalternes (Abu-Lughod, 1990; Mohanty, 1988). Les femmes mettent en place des stratégies pour faire face aux conséquences délétères de la dégradation environnementale sur leurs pratiques agricoles et/ou de soin. À la croisée de l'intime et du public, les sages-femmes agissent alors comme lanceuses d'alerte pour proposer des alternatives à l'avenir que dessine l'utilisation des pesticides et qui met en péril leurs activités, leurs connaissances médicales et la transmission de savoirs culturels aux générations futures.

Le Chiapas

- 9 Le Chiapas est l'État le plus pauvre du pays : 75 % de sa population vit dans la pauvreté et l'extrême pauvreté. C'est aussi un État dont la biodiversité est exploitée : plus de 70 permis de construction de mines sont actifs⁴, il fournit 80 % de la production nationale d'huile de palme et 40 % de l'énergie hydroélectrique du pays (Díaz, 2015). L'entreprise Monsanto y expérimente depuis 2011 des champs de soja transgénique (Burguete, 2020) et y a installé une usine de semences. Enfin, le Chiapas fait partie des cinq États où sont produits plus de 80 % du maïs du pays (Náfate, 2019) et le huitième État (sur 31) avec la plus forte utilisation de pesticides (Bejarano González, 2017).
- 10 Il existe peu de données épidémiologiques sur les intoxications par pesticides ou leurs conditions d'utilisation dans le Chiapas, mise à part une étude menée dans trois régions des hauts plateaux auprès d'horticulteur·rice·s (Bernardino Hernández et al., 2019). Celle-ci souligne que l'apprentissage de l'épandage a lieu au sein de la famille. Ce dernier se fait par sac à dos, souvent sans aucun équipement de protection, ce qui est assez courant dans les pays du Sud (Bureau-Point, 2021). Il est difficile de se soustraire à leur utilisation, d'autant plus lorsque les revenus des familles dépendent de la production agricole ou d'un emploi dans ce secteur (Gamlin, 2016). La gestion des emballages des produits, laissée aux particuliers, crée d'autres risques pour la santé puisque ceux-ci sont alors brûlés, abandonnés ou réutilisés pour stocker de l'eau destinée à la consommation humaine (Bernardino Hernández et al., 2019).
- 11 C'est pour dénoncer la pauvreté dans laquelle vivent les populations indigènes⁵ que, le 1^{er} janvier 1994, jour d'entrée de l'ALENA, des milliers de personnes venues des zones rurales faisaient irruption dans plusieurs villes du Chiapas, réclamant « travail, terre, habitat, nourriture, santé, éducation, indépendance, liberté, démocratie, justice et paix » (EZLN, 1993). Le conflit armé qui s'en est suivi s'est mué en une guerre de basse intensité qui dure toujours. Ce soulèvement autodénommé « zapatiste »⁶, a placé le Chiapas, un État marginalisé par les politiques gouvernementales mexicaines, au centre de l'attention politique et médiatique internationale (Baschet, 2014). Plus de trente ans

plus tard, les communautés zapatistes continuent d'expérimenter d'autres formes d'autonomie politique et organisent périodiquement des événements ouverts au monde entier⁷. L'un des slogans phares du zapatisme, « un autre monde est possible » trace une ligne d'horizon pour de nombreuses personnes, dans les domaines de la santé, de l'éducation ou encore de l'égalité de genre (Baronnet et al., 2011; Mora, 2017).

Les pesticides, un objet qui en cache un autre

- 12 Depuis 2013, je mène des enquêtes ethnographiques auprès des femmes et des sages-femmes du Chiapas sur les politiques de santé maternelle (El Kotni et Faya Robles, 2018) et la formation des sages-femmes traditionnelles (El Kotni, 2019). Je collabore depuis une dizaine d'années avec l'Organisation des médecins indigènes de l'État du Chiapas (OMIECH) fondée au début des années 1980. L'OMIECH œuvre pour la reconnaissance et la transmission de la « médecine traditionnelle indigène » exercée par les guérisseur·ses, rebouteux·ses et sages-femmes traditionnelles et est active sur le plan politique pour la préservation de ces savoirs (El Kotni 2020).
- 13 Au cours de mes séjours de terrain (17 mois au total), les sages-femmes traditionnelles m'ont alertée sur le nombre croissant de fausses couches et de couples stériles parmi leurs patientes, deux des indicateurs les plus visibles d'une contamination de l'environnement (Layne, 2001). Entre 2019 et 2021, j'ai conduit une recherche portant plus spécifiquement sur la question de la santé environnementale et les changements que les femmes indigènes percevaient dans leur environnement, ainsi que sur l'engagement de plusieurs d'entre elles pour sa protection. Les données sur lesquelles se base cet article sont issues d'observations participantes dans quatre ateliers de santé communautaire de l'OMIECH en 2015⁸, ainsi que les retranscriptions de quatre autres ateliers et d'une rencontre de sages-femmes traditionnelles organisées en 2017-2018⁹. J'ai également contribué à l'organisation d'une autre rencontre par l'OMIECH en 2014 et participé à quatre événements publics et réunions de différentes associations de sages-femmes en 2019. Au cours de ces différents événements, j'ai pu échanger avec les participantes sur leur perception de la contamination de l'environnement et recueillir leur expérience de l'exposition aux pesticides. J'ai également participé à plusieurs autres événements sur la thématique de l'environnement organisés par des collectifs à San Cristóbal de las Casas, et interrogé une dizaine d'(ex)employé·es d'associations actives sur le sujet. À l'exception de Micaela Icó Bautista, coordinatrice de la section Femmes et sages-femmes de l'OMIECH, j'utilise des pseudonymes pour toutes les personnes ayant participé à cette recherche.
- 14 L'une des principales difficultés de ce travail de terrain a été de recueillir la parole des institutions de santé sur la contamination liée aux pesticides et ses conséquences sur la santé. J'ai pu interroger un médecin dans un centre de santé rural ainsi qu'un écologue et échanger de manière informelle avec deux autres médecins, mais il m'a été impossible de rencontrer des employé·es du ministère mexicain de la Santé ; le seul épidémiologue de la région n'a cessé de reporter nos rendez-vous pendant la durée de mon séjour. Cette difficulté à recueillir une parole ou des données officielles sur les pesticides contrastait fortement avec les conversations quotidiennes sur le sujet : au marché, au restaurant, avec les sages-femmes, et *cetera*. Elle illustre également l'une des constantes dans ma recherche sur ce sujet : l'impression que mon objet de recherche ne cessait de se dérober, soit par le refus des institutions à l'aborder, soit par

la dérive des entretiens, qui partant des pesticides finissaient par évoquer d'autres formes de dégradation de l'environnement. Comme me l'a décrit Luz, une femme tsotsil de 38 ans coordinatrice d'une association travaillant sur la santé des femmes, au cours d'un entretien : « Même si aujourd'hui mon père a cessé d'utiliser des pesticides, la contamination est partout. Tout est contaminé » (mai 2019, San Cristóbal de las Casas). Une autre coordinatrice de projet pour une association (femme métisse de 47 ans) à qui je demandais si elle pouvait m'orienter vers des zones où il n'y aurait pas de pesticides, m'a d'emblée prévenue, désabusée « Dans le Chiapas, il n'y a pas de maïs propre » (juin 2019, San Cristóbal de las Casas). À sa connaissance, seules quelques rares familles vendaient du maïs sans OGM ni pesticides. J'ai pu en rencontrer une dont je partage l'expérience dans cet article.

- 15 La difficulté de saisir l'objet pesticide vient de son omniprésence, qui le rend presque invisible. Elle est aussi liée à la présence d'autres formes de dégradation de l'environnement dans le Chiapas (les mines, la pollution plastique, la déforestation, et *cetera*), qui poussent vers une explication multifactorielle des maladies chroniques de plus en plus présentes dans l'État (Page Pliego et al., 2018). Les entretiens et observations que j'ai réalisés montrent aussi un enchevêtrement des causes impactant la santé humaine. Les pesticides sont alors liés à la question de la vie et la mort, mais aussi de la qualité de vie : la mort que l'on se donne volontairement ou non par l'ingestion de pesticides¹⁰ ou encore la possibilité de donner la vie mise en péril par les fausses-couches. Cette thématique est également récurrente dans les écrits sur les pesticides, pour évoquer la disparition de la faune et de la flore (Carson, 1962), son empoisonnement (Oublié, 2020) ou les impacts sur la santé humaine (Bureau-Point, 2021). Dans le Chiapas, le registre de discours vie/mort est très présent dans les écrits des Zapatistes, et ce dès leurs premières déclarations publiques : « Notre lutte est pour la vie, et le mauvais gouvernement ne propose que la mort comme futur » (EZLN, 1996).
- 16 L'analyse des données recueillies a suivi une méthode inductive, avec l'appui du logiciel Nvivo, permettant de redéfinir l'objet « pesticide » à l'aune des attentes autour du « bien-vivre » (*buen vivir* en Espagnol et *lekil kuxlejal* en Tzeltal et Tsotsil), une philosophie qui se retrouve dans les différentes populations autochtones des Amériques. Pour mes interlocuteurs, le bien-vivre insiste sur la relation de respect entre humaines et non-humaines, impliquant les animaux, les relations dans la famille, la bonne alimentation. « Une vie digne, sans violence, sans pesticides » comme l'a résumé un ingénieur agronome tseltal (36 ans) rencontré lors d'une réunion d'un collectif de sages-femmes à San Cristóbal de las Casas en juin 2019. En suivant la piste de la conséquence de l'utilisation des pesticides, les conversations se sont enrichies de solutions à apporter à la pollution environnementale (les « options de vie » évoquées lors du congrès d'Agroécologie), illustrant l'agentivité des actrices face à des phénomènes impactant leur vie quotidienne. Dans le contexte du Chiapas, l'exemple zapatiste, s'il n'est pas toujours évoqué directement, sert pourtant d'horizon des possibles.

Pesticides et atteintes à la santé reproductive

- 17 Dans les zones rurales d'Amérique latine, les sages-femmes traditionnelles sont des actrices centrales dans la reproduction de la vie, à la fois pilier des savoirs médicaux et des rites liés à la grossesse, à l'accouchement et au postpartum (Alarcón Lavín et al.,

2021 ; Icó Bautista et Daniels, 2021 ; Área de Mujeres y Parteras, 1989). Le terme de sage-femme traditionnelle fait référence à des femmes qui ont peu ou pas été scolarisées et qui ont acquis leurs connaissances à travers leurs propres expériences de grossesse et d'accouchement et/ou en accompagnant une sage-femme traditionnelle (souvent mère, grand-mère ou tante) dans sa pratique. Cette formation empirique et parfois également spirituelle (Page Pliego, 2011) leur permet de développer un large savoir sur la grossesse, l'accouchement et le postpartum, mais aussi concernant les menstruations et les maladies infantiles. Leurs connaissances sont reconnues au sein de leur communauté et par les autorités sanitaires : certaines collaborent d'ailleurs à des projets gouvernementaux (El Kotni, 2022).

- 18 Le savoir de ces femmes se situe aux intersections de la santé reproductive, de la santé communautaire et des connaissances environnementales. Elles possèdent une large connaissance des plantes médicinales et sont donc particulièrement attentives aux changements climatiques qui les affectent. C'est à partir de mes recherches à leurs côtés qu'a émergé l'objet d'études pesticides. Au Chiapas, les sages-femmes que j'ai rencontrées ne participaient pas directement à l'épandage des pesticides, et n'ont pas décrit de symptômes cliniques d'intoxication fréquents dans la littérature (maux de tête, nausées, et *cetera*). En revanche, elles étaient attentives aux conséquences de l'utilisation des pesticides sur les plantes médicinales qu'elles utilisent pour soigner leur famille et leurs patientes. Ainsi, au cours d'un atelier organisé par l'OMIECH en 2018 dans le municipe de Huixtán, les sages-femmes plus âgées se sont remémoré le *chikin burro* (combinaison du mot « oreille » en tseltal et du mot « âne » en espagnol), une plante utilisée pendant l'accouchement et le postpartum. Les plus jeunes femmes dans l'assemblée étaient étonnées de ce nom et se sont mises à rire d'utiliser une « oreille d'âne », ne sachant pas qu'il s'agissait là d'une plante. La coordinatrice de la section Femmes et sages-femmes de l'OMIECH, Micaela Icó Bautista, me racontait lors d'un entretien en 2019 : « Les sages-femmes disaient qu'avant on trouvait cette plante partout, mais que maintenant elle est devenue rare. Dans les collines, il n'y en a presque plus ». À Huixtán, le *chikin burro* n'était pas la seule plante impactée par ces changements, comme le décrivait l'une des sages-femmes :

« Les plantes comme l'*epazote*, la coriandre, la tomate verte, sont en train de disparaître. Ces plantes et ces fruits que produisaient les parcelles, maintenant les femmes ne les connaissent plus. C'est parce qu'il y a l'utilisation des produits chimiques comme les pesticides et cela tue les plantes pendant les semailles du maïs. Ça a commencé il y a environ cinq ans ... Les produits sont utilisés parce que c'est rapide et cela facilite le travail, mais on se rend compte que cela maltraite la terre, que ce n'est pas bon pour la terre ni pour les gens, parce que cela provoque des maladies. »¹¹

- 19 Pour l'une des sages-femmes présente ce jour-là, la disparition de plantes comme le *chikin burro* et la perte des savoirs médicaux traditionnels qu'elle entraîne est désastreuse : « c'est comme si l'on mettait fin à tout un pan de la vie de la communauté »¹². Comme dans d'autres communautés indigènes touchées par les changements environnementaux, l'impact de la disparition des plantes affecte non seulement la biodiversité et les pratiques de soins, mais également la richesse de la langue (Arriaga-Jimenez et al., 2018).
- 20 De son côté, Luz, la sage-femme tsotsil coordinatrice de projet, s'inquiétait également de la disparition des plantes et herbes sauvages qu'elle avait l'habitude de récolter enfant dans son village du municipe de Chenalhó :

« Lorsque nous préparions la *milpa* (champ de maïs), nous laissions les plantes qui poussaient sauvagement parce qu'elles sont aussi bénéfiques. Avant, avec ma mère, nous en remplissions de gros sacs pour échanger avec les voisins ou les vendre sur le marché. Maintenant, il n'y en a presque plus ... Ils (les agriculteurs) n'utilisent plus de houe, c'est plus facile de traiter (chimiquement). On ne réfléchit pas au fait que cela tue tout, y compris ce que l'on consomme. » (mai 2019, San Cristóbal de las Casas)

- 21 Luz m'expliquait que dans les zones d'épandages, les femmes et les sages-femmes développaient de nouvelles stratégies pour avoir accès aux plantes médicinales : « Elles s'éloignent des routes, vont sur les collines, pour cueillir. Elles sèment aussi ces plantes à l'intérieur de leurs maisons, dans les patios, pour qu'il n'y ait pas de produits chimiques ».
- 22 Alors que les plantes utilisées pour soigner disparaissent, les aliments consommés sont regardés avec suspicion, comme l'expliquait Micaela Icó Bautista lors d'une rencontre des sages-femmes de l'OMIECH en septembre 2018 : « Nos aliments et nos plantes sont malades ... C'est le gouvernement qui nous tue, en nous offrant ces produits chimiques, et nous donnons la maladie à nos enfants »¹³. Les femmes, qui ont en charge le soin de leur famille, deviennent alors être celles par qui la maladie peut arriver (en préparant des repas avec des aliments contaminés). Les sages-femmes doivent quant à elles faire face à la difficulté croissante d'alimenter leur pharmacopée. Ces deux impacts de l'utilisation des pesticides touchent à la qualité de vie des populations indigènes, tant sur le plan physique (guérison des maladies) qu'épistémologique (transmission des savoirs, perte de vitalité de la langue) et mettent en péril le bien-vivre.
- 23 Dans un entretien autour de son dernier ouvrage (Albert et Viveros Ruíz, 2019), la pionnière des études en toxicologie au Mexique, Lilia América Albert, fait un constat similaire à celui de Micaela Icó Bautista : « Nous avons tendance à penser que le gouvernement va nous protéger, mais dans la vraie vie il n'en est pas ainsi, puisqu'ils n'ont même pas les moyens, les normes, les réglementations ou les lois pour mettre au pas ces entreprises. Et pendant ce temps, nous continuons à manger et à respirer n'importe quoi. » (Sandoval, 2018, paragraphe 11). Lorsque j'ai questionné les sages-femmes vivant en zone périurbaine, elles ont d'emblée associé les pesticides avec les changements plus globaux dans l'alimentation et les modes de vie, qui influent sur la santé reproductive. Ainsi, pour María del Carmen, sage-femme traditionnelle métisse de 38 ans vivant aux environs de la ville de Comitán et qui a commencé à accompagner des accouchements à l'âge de 17 ans :

« Il y a eu des changements dans la santé des femmes à cause des mauvaises habitudes alimentaires. Dès l'enfance, elles mangent des Sabritas (marque de chips), des bonbons, du jambon, du fromage ... Ce n'est pas manger, ça ! Dans le passé, nous consommions des champignons de la forêt. Plus maintenant ... Et les femmes, elles ne nous écoutent même plus. À partir de là surgissent les complications : hémorragies, fausses-couches... » (mai 2019, Comitán).
- 24 Dans son discours, María del Carmen oppose d'une part le passé/la consommation de légumes frais/la bonne santé/l'autorité des sages-femmes, et de l'autre le présent/la nourriture industrielle/les problèmes de santé/le manque d'écoute des patientes. Elle explique la dégradation de la santé reproductive par des comportements individuels, eux-mêmes influencés par un contexte social (l'accès à la nourriture industrielle) et environnemental (les champignons de la forêt ont disparu). Ces changements influencent ce que peut être une bonne vie, et la place des sages-femmes en tant que garantes de celle-ci.

- 25 L'imbrication entre comportements individuels avec les politiques gouvernementales est aussi évoquée par Anita, une doula¹⁴ métisse de 58 ans en formation de sage-femme. Elle m'expliquait : « le problème vient des *químicos*, le Güero¹⁵ offrait des *químicos* à tout va. Les poules maintenant, elles ne mangent plus de maïs, seulement des croquettes ». Elle ajoute que l'alimentation humaine a aussi été modifiée : « J'avais une patiente, elle avait 7 ans. Elle buvait du lait de soja tous les jours à l'école, elle a eu ses règles et a dû prendre la pilule pour mettre son cycle en veille. Une autre de 9 ans avait un kyste... » (juin 2019, San Cristóbal de las Casas).
- 26 En invoquant l'alimentation transformée en réponse à mes questions sur les impacts des pesticides, Anita et María del Carmen partent des observations cliniques réalisées dans leur pratique de sages-femmes pour faire le lien entre pesticides et industrialisation de l'agriculture. Leurs préoccupations à propos des conséquences sur la santé reproductive des changements environnementaux font écho aux inquiétudes des sages-femmes ailleurs sur le continent, notamment Mohawks d'Akwesasne aux États-Unis (Hoover, 2018). L'une d'entre elles, Katsi Cook a forgé le terme de « justice environnementale reproductive » pour rendre compte de l'imbrication entre santé reproductive et santé environnementale (Cook, 2007).
- 27 Comme les sages-femmes du Chiapas, Cook et d'autres sages-femmes indigènes occupent une position particulière à l'intersection de l'intime et du public. La transmission des savoirs de génération en génération et la mise en commun de leurs expériences leur permettent d'agir comme lanceuses d'alerte auprès de leurs communautés sur les changements qu'elles décèlent. À travers leurs soins, elles façonnent ce qu'est le bien vivre, et sont en première ligne pour percevoir les dangers qui le menacent. Les problèmes de santé reproductive qu'elles observent s'inscrivent dans un continuum de conséquences des changements induits par les projets de transformation de l'environnement et l'industrialisation des modes de production et représentent, *in fine*, une menace pour la vie humaine. Cette menace était clairement énoncée par d'autres act·eur·rice·s que j'ai interrogé·e·s qui associaient les pesticides à la « mort ».

Les pesticides et la mort

- 28 En juin 2019, je me suis rendue dans la municipalité de Zinacantán, à trente minutes de route de San Cristóbal de las Casas. La zone est réputée pour son horticulture, et où l'utilisation des pesticides est largement répandue (Bernardino Hernández et al., 2018). Bien avant l'entrée du village, de nombreuses serres sont visibles de part et d'autre de la route. Dans le centre de santé, le médecin de garde nous reçoit¹⁶ en compagnie de deux de ses étudiant·e·s, « les meilleur·e·s » nous dit-il. Il travaille depuis une dizaine d'années dans le centre de santé, et les problèmes les plus récurrents sont selon lui liés à l'alcoolisme plutôt qu'aux pesticides. « Ce que l'on voit aux urgences en lien avec les pesticides, ce sont les intoxications aux organophosphorés et les suicides. Il y a un accès très facile et rapide aux agrochimiques dans les épiceries, ils sont juste posés là, entre les biscuits et les sodas ». Nous évoquons ensuite la difficulté d'établir un lien direct entre les causes de mortalité et les pesticides, malgré leur utilisation très répandue dans la région. Il revient à la consommation d'alcool : « Chaque année, il y a environ 6 à 8 *borrachitos* (personnes alcooliques) qui meurent, car ils ingèrent du Gramoxone (Paraquat) ou du Foley (insecticide) ».

- 29 Les empoisonnements aux pesticides sont un phénomène loin d'être limités à Zinacantán ou au Chiapas : en 2020, le réseau international *Pesticides action network* décrivait une « hausse spectaculaire » des empoisonnements aux pesticides dans le monde : 44 % des travailleurs-ses agricoles chaque année sont concernés (Boedeker et al., 2020; Pesticide action network international, 2020). Le contact direct avec les pesticides est mortel pour les humains, que cela soit par ingestion intentionnelle dans le cas des suicides ou accidentelle dans le cas des empoisonnements.
- 30 Le champ lexical de la mort en lien avec l'utilisation des pesticides apparaît au-delà du registre médical : les agricultrices, les militantes et les sages-femmes y font également référence. C'est le cas de Flor Santis Gómez, agricultrice de 62 ans, pionnière dans la mise en place d'une agriculture biologique sur sa parcelle. Son époux et elle ont cessé d'utiliser des pesticides il y a plus de trente ans, et ses enfants suivent le même chemin. Lors de notre entretien sur son étal au marché biologique, elle m'expliquait ce qui avait motivé sa décision à mettre fin à l'utilisation des pesticides :
- « C'est, comme disaient les camarades zapatistes, une 'mort lente'. Tout va dedans, à l'intérieur. Et lorsqu'on regarde de plus près, c'est fini, le corps ne résiste plus. Et, pour notre Terre mère, c'est : produits chimiques, engrais, produits chimiques, engrais, et *cetera*. La terre ne va plus réagir... pourquoi tant de poison ? Notre Terre mère ne parle pas, mais elle ne donne plus rien. » (juin 2019, San Cristóbal de las Casas)
- 31 Ici, la référence de la « mort lente » employée par les Zapatistes pour décrire les conséquences du système d'exploitation capitaliste est transposée à l'utilisation des pesticides. Elle n'est pas sans rappeler la « violence lente » (*slow violence*) que constitue la dégradation environnementale et qui affecte particulièrement les populations pauvres (Nixon, 2011). La dégradation environnementale se situe sur le temps long, celui de la vie. L'utilisation des pesticides s'inscrit dans cette temporalité longue et met en péril la qualité de la vie, comme l'expliquait Micaela Icó Bautista¹⁷ :
- « En utilisant des engrais, les légumes poussent et deviennent très gros... (mais) c'est notre corps, aussi. Nous sommes terre, nous sommes eau. Attention, la nourriture avec des produits chimiques est dangereuse » (Prague, 2015, p. 24).
- 32 Icó Bautista associe ces pratiques à ce qu'elle nomme le « *mal kuxlejal* », par opposition à l'idéal du *lekil kuxlejal*. Le *mal kuxlejal* correspondrait à l'état dans lequel les personnes vivent actuellement, et que l'on pourrait traduire par « mal-vivre » ou « mauvaise vie ». Pour Icó Bautista, le *mal kuxlejal* inclut des comportements qui nuisent à la terre, comme l'utilisation de pesticides, ou des comportements moraux inappropriés (ne pas respecter les rites des ancêtres par exemple). Plus qu'une vision dichotomique qui opposerait le bien au mal, penser avec le *lekil kuxlejal* permet de redéfinir constamment ce qui peut constituer une bonne vie, face aux changements sociaux, environnementaux ou sanitaires. Les sages-femmes traditionnelles y sont confrontées au quotidien, par exemple lorsqu'elles accompagnent des patientes de différentes croyances religieuses (Icó Bautista et Daniels, 2021) ou lorsqu'elles doivent composer avec la disparition de certains éléments thérapeutiques comme les plantes ou les cours d'eau. C'est dans ces pratiques quotidiennes que se construit le bien vivre. Le *lekil kuxlejal* est également un horizon politique qui guide les pratiques zapatistes, tant sur la volonté d'exercer une « bonne gouvernance » que dans la construction de modes alternatifs de gouvernance et d'éducation (Baronnet et al., 2011; Mora, 2017).

Alternatives pour le bien-vivre

- 33 Alors qu'elles évoquaient les problèmes de santé et la mort liée aux pesticides, les personnes que j'ai rencontrées réfléchissaient aussi à des alternatives, en suivant le fil rouge du « bien-vivre ». Ainsi, lors d'une rencontre organisée à San Cristóbal de las Casas par une association de droits des femmes autour de la thématique du « patrimoine bioculturel » en juin 2019, un groupe de femmes du nord de l'État décrivaient les outils mis en place pour « maintenir le *lekil kuxlejal* ». Elles décrivaient les trocs de produits agricoles sans pesticide entre groupes de femmes du village ou avec d'autres communautés. Cet échange leur permettait de maintenir des pratiques culturelles et des connaissances agricoles, « afin de ne pas perdre ce que nous ont transmis nos ancêtres ». Elles ajoutaient « parfois, les femmes veulent le *lekil kuxlejal*, mais la communauté est obtuse. Cela nous motive à construire la lutte. » Les femmes luttent alors doublement : publiquement, contre la dégradation de l'environnement et au sein de leur communauté, contre les autorités masculines¹⁸. Cette double lutte résonne avec celle portée par les femmes zapatistes qui, dès le soulèvement de 1994, se sont mobilisées à la fois pour leurs droits en tant que personnes indigènes au sein de la nation mexicaine et pour leurs droits en tant que femmes face aux hommes de leurs communautés (Falquet, 1996).
- 34 La prise en compte des conséquences humaines et sociales de l'utilisation des pesticides est au cœur de l'approche agroécologique. Pensée comme englobant un triple aspect - scientifique, pratique et mouvement social - l'agroécologie, dont les pratiques prennent de multiples formes, a été institutionnalisée à travers l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (Loconto et Fouilleux, 2019). Au cours du Premier congrès mexicain d'agroécologie auquel j'ai assisté dans le Chiapas, les participantes ont insisté sur une vision de l'agroécologie qui aille au-delà des pratiques agricoles de semis et de récolte. Ces dernières proposaient une réflexion autour de la question de l'alimentation, de la manière dont celle-ci était produite et des personnes qui, par leur travail, « nous permettent d'être vivantes aujourd'hui ». À travers ce plaidoyer, les femmes proposaient de remettre le soin au cœur de la thématique agricole. La sortie des pesticides devient alors une forme de soin au monde vivant, faisant écho à ce qui guide le *lekil kuxlejal*.
- 35 Lors de sa participation au Congrès, l'agricultrice bio Flor Santis Gómez expliquait : « Sans agroécologie, il n'y a pas de sols propres, il n'y a pas de vie ». Elle insistait sur la nécessité de préserver la terre mère, en mettant en avant la relation de réciprocité entre les humains et leur environnement : en préservant la nature, les femmes et les hommes agissent également pour se maintenir en bonne santé – un registre également utilisé par les associations pour défendre les droits des femmes et ceux de l'environnement (El Kotni, A paraître). Son discours revalorisait le travail de soin à la terre, au cœur du métier d'agriculteur·rice, une relation court-circuitée par les pesticides : « C'est que le travail, pour moi, c'est un travail très précieux, très riche, très important, pour notre vie et pour la vie de nos familles » (mai 2019, San Cristóbal de las Casas).
- 36 Lorsque la crise du café a frappé de plein fouet les producteur·rice·s du Chiapas dans les années 2000, beaucoup ont misé sur une commercialisation du café bio pour relancer leur activité, tout en continuant à utiliser des pesticides sur leur parcelle, encouragé·es par les politiques gouvernementales prolongeant les méthodes de la Révolution verte.

Partant de ce constat et de la difficulté de tracer l'origine des fruits et légumes que les femmes et leur entourage consommaient, un groupe d'habitantes métisses de San Cristóbal de las Casas ont initié un marché biologique mettant en avant la production locale (Anaya Zamora, 2018). Comme me l'expliquait une des co-fondatrices, cette démarche s'ancrait également dans leur envie de soutenir les agricultrices qui vendaient leurs tortillas sans pesticide sur le marché au même prix que les tortillas conventionnelles. Les revenus tirés de la vente à un prix juste de leurs produits permettent ainsi aux femmes de contrebalancer leur vulnérabilité alimentaire accrue par la disparition des plantes et herbes sauvages dont la vente leur assurait un revenu complémentaire.

- 37 La sortie des pesticides, inspirée des pratiques agricoles pré- Révolution verte, est aussi une des pistes évoquées par les sages-femmes lors de la rencontre des sages-femmes de l'OMIECH en septembre 2018 :

« Il faut mettre de l'engrais bio, et faire comme on le faisait avant, avec la cosse des haricots rouges et du fumier. Il faut éveiller les consciences pour que les plantes continuent de croître comme avant, parce que les produits chimiques ne sont pas verts, ils assèchent. Les pesticides sont les agents toxiques qui font du mal à la terre et à la santé. Lorsqu'une personne désherbe son terrain avec ces produits ensuite ils ne le nourrissent pas ; la terre sèche et rien ne pousse ni médecine ni aliment. C'est pourquoi nous devons fabriquer nos engrais biologiques, en creusant un fossé et en les charriant vers la plante pour qu'elle soit forte. »¹⁹

- 38 Afin de préserver les savoirs autour des plantes et de les transmettre aux générations futures, l'association édite des livrets où sont consignés les noms des plantes, ainsi que les recettes pour soigner les divers maux et maladies du quotidien (Área de Mujeres y Parteras, 2006, 1989; OMIECH, 2012). Renforcer les savoirs traditionnels des sages-femmes en valorisant leurs connaissances permet aussi d'améliorer la santé des familles tout en amoindissant la dépendance à un système médical délabré et aux laboratoires pharmaceutiques. Cela rejoint la démarche zapatiste d'une autonomie dans tous les domaines, y compris le domaine médical. Collecter les savoirs autour des plantes est aussi un acte de transmission des savoirs culturels autour de l'environnement, piliers du *lekil kuxlejal*. Une transmission qui ne peut se faire que si les espèces animales et végétales sont là pour être nommées, les collines accessibles aux prières et les sources d'eau aptes à être consommées (Arriaga-Jimenez et al., 2018; Hoover, 2018).

Conclusion

- 39 Au cours de mon enquête sur l'impact des pesticides sur la santé, les femmes, les sages-femmes et les différentes personnes que j'ai rencontrées ont fait le lien avec d'autres formes de dégradations de l'environnement existantes dans le Chiapas. Elles ont insisté sur l'omniprésence de la contamination, dont les pesticides font partie. Si les effets des pesticides ne peuvent souvent pas être isolés – sauf en cas d'intoxication aiguë par exemple – la narration qui les entoure les assimile à la mort, une « mort lente » comme la qualifie l'agricultrice Flor Santis Gómez, citant les Zapatistes. Cette mort est celle des plantes et des animaux, mais aussi celle des humains qui entrent au contact de ces produits chimiques. Les pesticides viennent alors perturber la relation respectueuse entre les humains et leur environnement, à la base du *lekil kuxlejal*.

- 40 Les sages-femmes traditionnelles, qui ont à la fois une fine connaissance de la santé reproductive et puisent dans leur environnement afin de soigner, agissent comme lanceuses d'alerte face à l'émergence de nouvelles problématiques sanitaires. Leur travail de transmission des savoirs contribue à maintenir le *lekil kuxlejal*, tandis que l'organisation collective (OMIECH, marché bio, association de droits des femmes) permet de faire le lien entre l'intime et le politique. Si les pesticides sont du côté de la mort, les femmes que j'ai rencontrées inventent quotidiennement des alternatives pour une bonne vie. Ce faisant, elles laissent entrevoir la possibilité d'un « pluriverse » (Escobar, 2018), « monde dans lequel plusieurs mondes existent » un slogan zapatiste qui a circulé mondialement.
- 41 Cet autre monde où coexistent plusieurs alternatives de vie se retrouve dans la revalorisation des pratiques médicales traditionnelles ou la recherche mémorielle des connaissances agricoles. En suivant le *lekil kuxlejal*, les futurs qui se dessinent depuis le Chiapas proposent une réflexion sur la multiplicité des équilibres qu'il contient : entre humaines et nature, entre hommes et femmes, entre communautés. C'est ce que décrivait un groupe de femmes venues de la région d'Ocosingo au cours de la rencontre sur le patrimoine bioculturel organisée par une association de droits des femmes de San Cristóbal :
- « Comment pouvons-nous enlever la vie à ce qui nous donne la vie ? Il est vital pour continuer la vie sur terre, de continuer à donner l'exemple dans nos maisons, dans nos collectifs et dans nos associations, de comment nous continuons à lutter malgré tout. C'est une lutte partagée. Quel avenir allons-nous laisser à nos enfants ? Si nous voulons continuer à avoir le *lekil kuxlejal*, nous devons nous battre pour. Pas seulement le dire, mais le mettre en pratique, contaminer avec cette force, cette énergie de lutter. Partager entre hommes et femmes sans perdre l'équilibre. C'est une lutte constante. Nous avons le droit à la vie, le droit d'être ici. » (juin 2019)
- 42 La lutte pour une bonne vie est une lutte qui dure toute la vie.

Remerciements

- 43 Cette recherche a été réalisée grâce au financement de la bourse Santé environnementale de la Fondation de France (2019-2021), numéro d'engagement 00089806. L'autrice remercie Mathilde Nicoli pour l'appui à la traduction et corrections, Mari K'ulub pour les traductions Tseltal-Espagnol ainsi que Margarita Pérez de la Torre pour son soutien à la traduction Tsotsil et au recueil de données. Elle remercie chaleureusement toutes les personnes qui ont participé à cette recherche pour leur temps et leur confiance, l'équipe du Centre d'étude des mouvements sociaux à l'EHESS pour l'accueil dont elle a pu bénéficier pendant son séjour postdoctoral, les coordonnatrices du numéro spécial Carole Barthélémy et Eve Bureau-Point, l'équipe éditoriale de Vertigo ainsi que les deux évaluateur·rice·s anonymes de cet article pour leurs suggestions.

BIBLIOGRAPHIE

- Abu-Lughod, L., 1990, The Romance of Resistance: Tracing Transformations of Power Through Bedouin Women, *American Ethnologist*, 17, pp.41–55.
- Alarcón Lavín, R., T.A Alarcón Salazar, D. Álvarez Romo, V. Arana Miranda, M.J. Araya Morales, T. Brandão, S.M. Casillas Olivieri, M. El Kotni, I. Gómez García, A. Moral Sosa, J. Ortega Canto, P. Quattrocchi, et V. Sieglin, 2021, *Las parterías tradicionales en América Latina : cambios y continuidades ante un etnocidio programado*, Luscinia CE, Porto Rico, 387 p.
- Albert, L.A., A. D. Viveros Ruíz, 2019, *Plaguicidas y ambiente*. Red de Acción sobre Plaguicidas y Alternativas en México, A. C. (RAPAM), Xalapa, Veracruz, 333 p.
- Allen, B.L., A.K. Cohen, Y. Ferrier, et J. Lees, 2017, *FOS EPSEAL. Etude participative en santé environnement ancrée localement sur le front industriel de Fos-sur-Mer et Port-Saint-Louis-du-Rhône*, Centre Norbert Elias, Marseille, 72 p.
- Anaya Zamora, I.C., 2018, Estrategias para disminuir el uso de plaguicidas en el trabajo productivo, in: Lönnqvist, L. (Ed.), *Morral de Experiencias Para La Seguridad y Soberanía Alimentarias: Aprendizajes de Organizaciones Civiles en el Sureste Mexicano*, ECOSUR, San Cristóbal de Las Casas, Chiapas, pp. 177-184.
- Área de Mujeres y Parteras, 2006, *Recetario de Plantas, Animales y Minerales Medicinales*, OMIECH; Women's World Day of Prayer, San Cristóbal de Las Casas, Chiapas., 29p.
- Área de Mujeres y Parteras, 1989, *La Partera. Li Jnet'um. Atención del recién nacido y manejo de la placenta. Plantas que usamos durante el parto y después del parto. Partos atendidos por parteras de OMIECH.*, Boletín 3, OMIECH, San Cristóbal de Las Casas, Chiapas, 7p.
- Arriaga-Jimenez, A., C. Perez-Diaz, et S. Pillitteri, 2018, Ka'ux Mixe language and biodiversity loss in Oaxaca, Mexico. *Regions and Cohesion* 8, pp.127-143.
- Baronnet, B., M. Mora Bayo, et R. Stahler-Sholk, (dir.), 2011, *Luchas "muy otras". Zapatismo y autonomía en las comunidades indígenas de Chiapas, México*, UAM-Xochimilco, UACH-San Cristobal de Las Casas, CIESAS-Mexico D.F, 577 p.
- Baschet, J., 2014, Autonomie, indianité et anticapitalisme : l'expérience zapatiste, *Actuel Marx*, pp. 23–39.
- Bejarano González, F. (dir.), 2017, *Los Plaguicidas Altamente Peligrosos en México*, Red de Acción sobre Plaguicidas y Alternativas en México, A. C. (RAPAM), Texcoco, Estado de México, 351 p.
- Bernardino Hernández, H.U., Mariaca Méndez, R., Nazar Beutelpacher, A., Álvarez Solís, J.D., Torres Dosal, A., et Herrera Portugal, C., 2019, Conocimientos, conductas y síntomas de intoxicación aguda por plaguicidas entre productores de tres sistemas de producción agrícolas en los Altos de Chiapas, México (SIBE), *Revista Internacional de Contaminación Ambiental* 35, pp. 7–23.
- Bernardino Hernández, H.U., R. Mariaca Méndez, A. Nazar Beutelpacher, J. D. Álvarez Solís, A. Torres Dosal, et C. Herrera Portugal, 2018, Producción florícola y el uso de plaguicidas en comunidades rurales del municipio de Zinacantan, Chiapas, dans Velona, A.O., E. D. Gonzalez, J. L. F. Mallol, E. S. Salinas, M. L. O Hernandez, (dir.), *Los plaguicidas en México: Aspectos generales, toxicológicos y ambientales*. Universidad Autónoma del Estado de Morelos, pp. 163–176.

- Bernardino Hernández, H.U., R. Mariaca, A. Nazar, J. D. Álvarez Solís, A. Torres Dosal, et C. Herrera Portugal, 2014, *Plaguicidas en los Altos de Chiapas: Soluciones que Matan*, ECOSUR, San Cristóbal de Las Casas, Chiapas, 41 p.
- Boedeker, W., M. Watts, P. Clausen, et E. Marquez, 2020, The global distribution of acute unintentional pesticide poisoning: estimations based on a systematic review, *BMC Public Health* 20, 1875, [En ligne] URL : <https://doi.org/10.1186/s12889-020-09939-0>
- Bureau-Point, E., 2021, Pesticides et récits de crise dans le monde paysan cambodgien, *Anthropologie & Santé*, [En ligne] URL : <https://doi.org/10.4000/anthropologiesante.9054>
- Burguete, C., 2020, Transgénicos podrían desaparecer del sureste, *Cuarto Poder*, [En ligne] URL : <https://www.cuartopoder.mx/chiapas/transgenicos-podrian-desaparecer-del-sureste/137796/>
- Carson, R., 1962, *Silent Spring*, Houghton Mifflin Company, Boston, 400 p.
- Centemeri, L., S. Topçu, J. P. Burgess, J.P. (dir.), 2022, *Rethinking Post-Disaster Recovery: Socio-Anthropological Perspectives on Repairing Environments*, Routledge, London, 254 p.
- Comisión Nacional de los Derechos Humanos, 2018, Recomendación No. 82/2018 Sobre la Violación a los Derechos Humanos a la Alimentación, al Agua Salubre, a un Medio Ambiente Sano y a la Salud, por el Incumplimiento a la Obligación General de Debida Diligencia para Restringir el Uso de Plaguicidas de Alta Peligrosidad, en Agravio de la Población en General (No. 82/2018), Mexico City, [En ligne] URL: <https://www.cndh.org.mx/documento/recomendacion-822018>
- Cook, K., 2007, Environmental Justice: Woman Is the First Environment, dans *Reproductive Justice Briefing Book; A Primer on Reproductive Justice and Social Change*, Pro-Choice Public Education Project, pp. 62–63.
- Demeneix, B., 2017, *Cocktail toxique: Comment les perturbateurs endocriniens empoisonnent notre cerveau*, Odile Jacob, 320 p.
- Díaz, K., 2015, Chiapas produce más del 40% de energía hidroeléctrica. *Cuarto Poder*, [En ligne] URL : <https://www.cuartopoder.mx/chiapas/chiapas-produce-mas-del-40-de-energia-hidroelectrica/116393>
- EZLN (Ejército Zapatista de Liberación Nacional), 1996, Cuarta Declaración de la Selva Lacandona, [En ligne] URL : <https://enlacezapatista.ezln.org.mx/1996/01/01/cuarta-declaracion-de-la-selva-lacandona/>
- EZLN (Ejército Zapatista de Liberación Nacional), 1993, Primera Declaración de la Selva Lacandona, [En ligne] URL : <http://enlacezapatista.ezln.org.mx/1994/01/01/primera-declaracion-de-la-selva-lacandona>
- El Kotni, M., 2022, La santé interculturelle, outil de domination ? L'expérience des sages-femmes traditionnelles mexicaines, *Anthropologie et Santé*, en cours de publication
- El Kotni, M., 2020, Defending Indigenous Midwifery: Finding a Common Path Among Researchers, Midwives, and Activists, *Annals of Anthropological Practice* 44, pp. 192–197.
- El Kotni, M., 2019, Regulating Traditional Mexican Midwifery: Practices of Control, Strategies of Resistance, *Medical Anthropology: Cross Cultural Studies in Health and Illness* 38, pp. 137–151.
- El Kotni, M., A paraître, « Défendre la terre, oui, mais pas seulement » : le corps-territoire a l'intersection des luttes environnementales et féministes en Amérique latine, *Géo-Regards*
- El Kotni, M., A. Faya Robles, 2018. Politiques de santé materno-infantile au Brésil et au Mexique, *Cahiers des Amériques latines* 88–89, pp.61–78

- Escobar, A., 2018, *Sentir-penser avec la Terre*, Anthropocène, éditions Seuil, Paris, 240 p.
- Falquet, J., 1996, Les indiennes veulent que leurs oppresseurs les regardent dans les yeux, dans Gómez, L. (dir.), *Mexique : Du Chiapas à La Crise Financière*, L'Harmattan, Paris, pp. 121–130.
- Gamlin, J.B., 2016, Huichol Migrant Laborers and Pesticides: Structural Violence and Cultural Confounders, *Medical Anthropology Quarterly* 30, pp. 303–320.
- González Navarrete, R.L., J. A. Alvarado Mejía, N. E. Pérez Herrera, 2012, Compuestos Orgánicos Persistentes en la Leche Materna de Mujeres de Yucatán, dans Cedillo, L., F. Cano Robles (dir.) *Género, Ambiente y Contaminación Por Sustancias Químicas*, SEMARNAT, México, pp. 153–166.
- Greenpeace México, 2020, ¿Cuándo la prohibición de transgénicos y glifosato? Greenpeace México, [En ligne] URL <https://www.greenpeace.org/mexico/noticia/9076/cuando-la-prohibicion-de-transgenicos-y-glifosato>
- Hoover, E., 2018, Environmental reproductive justice: intersections in an American Indian community impacted by environmental contamination, *Environmental Sociology* 4, pp. 8–21.
- Icó Bautista, M., S. Daniels, 2021, OMIECH: Traditional Maya Midwives Protecting Women's Health, *Cultural Survival Quarterly* 45, pp. 26–27.
- Inserm, 2021, *Pesticides et effets sur la santé : Nouvelles données*, Expertise collective, éditions Inserm, Montrouge, 1032 p.
- Korol, C., 2016, *Somos tierra, semilla, rebeldía. Mujeres, tierra y territorio en América Latina*, GRAIN, Acción por la Biodiversidad and América Libre, 180 p.
- Layne, L.L., 2001, In Search of Community: Tales of Pregnancy Loss in Three Toxically Assaulted U.S. Communities, *Women's Studies Quarterly* 29, pp. 25–50.
- Loconto, A.M., E. Fouilleux, 2019, Defining agroecology: Exploring the circulation of knowledge in FAO's Global Dialogue, *The International journal of sociology of agriculture and food* 25, pp. 116–137.
- Mohanty, C., 1988, Under Western Eyes: Feminist Scholarship and Colonial Discourses, *Feminist Review* 30, pp. 61–88.
- Mora, M., 2017, *Kuxlejal Politics: Indigenous Autonomy, Race, and Decolonizing Research in Zapatista Communities*, University of Texas Press, Austin, 288 p.
- Müller, B., M. Naepels, 2020, Mondes toxiques, *Monde commun* 5, pp. 6–7.
- Náfate, E., 2019, Chiapas, cuarto en el país en cultivo de maíz : Sader, *El Heraldo de Chiapas*, [En ligne] URL : <https://www.elheraldodechiapas.com.mx/local/chiapas-cuarto-en-el-pais-en-cultivo-de-maiz-sader-3442493.html>
- Nixon, R., 2011, *Slow Violence and the Environmentalism of the Poor*, Harvard University Press, Cambridge, Mass, 370 p.
- Organisation Mondiale de la Santé, 2021, Suicide, [En ligne] URL : <https://www.who.int/fr/news-room/fact-sheets/detail/suicide>
- Organización de Médicos Indígenas del Estado de Chiapas, 2012, Plantas Medicinales Mayas. Recetario, *Revista No.2*, OMIECH, San Cristóbal de Las Casas, Chiapas, 19 p.
- Oublié, J., 2020, *Tropiques toxiques*. Les escales éditions, Paris, 128 p.
- Page Pliego, J.T., 2011 [2005], *El Mandato de los Dioses. Etnomedicina entre los Tzotziles de Chamula y Chenalhó, Chiapas*, Programa de Investigaciones Multidisciplinarias Sobre Mesoamérica y el

Sureste, Universidad Autónoma de México, San Cristóbal de Las Casas, Chiapas and México, D.F., 404 p.

Page Pliego, J.T., E. Eroza Solana, et C. G. Acero Vidal, 2018, *Vivir sufriendo de azúcar. Representaciones sociales sobre la diabetes mellitus en tres localidades de los Altos de Chiapas*, UNAM, CIMSUR, San Cristóbal de Las Casas, Chiapas, 368 p.

Pérez Herrera, N.E., J. A. Alvarado Mejía, M. T. Castillo Burguete, R. L. González Navarrete et M. B. Quintanilla Vega, 2012, Efectos reproductivos en agricultores expuestos a plaguicidas en Muna, Yucatán, dans Cedillo, L., F. Cano Robles, (dir.), *Género, Ambiente y Contaminación Por Sustancias Químicas*, México, pp. 79–94.

Pesticide Action Network International, 2020, Une nouvelle étude révèle une hausse spectaculaire des empoisonnements aux pesticides, Pesticide Action Network International [En ligne] URL : http://www.panna.org/sites/default/files/PoisoningPaperRelease_French_FINAL.pdf

Plumas Atómicas, 2019, Niños orinan herbicida glifosato en Autlán, Jalisco, [En ligne] URL : <https://www.youtube.com/watch?v=XhnZRh2N80U>

Prage, L., 2015, *Lekil Kuxlejal - an alternative to development? A field study in Chiapas, Mexico*, mémoire de maîtrise, Lund University, 45 p.

Rios Sandoval, M., 2019. *There is politics in your shampoo: On youth activism, endocrine disruption, and making everyday toxicity visible in France*, thèse de doctorat, University of Amsterdam, Amsterdam, 293 p.

Sanabria, E., 2016, *Plastic Bodies. Sex Hormones and Menstrual Suppression in Brazil*, Duke University Press, Durham and London, 264 p.

Sandoval, P., 2018, Más de 90% de tortillas están contaminadas con plaguicidas, *Diario el Martinense* [En ligne] URL : <http://diarioelmartinense.com.mx/estado/xalapa/68587-mas-de-90-de-tortillas-estan-contaminadas-con-plaguicidas-academica.html>

Scott, D.N. (dir.), 2015, *Our Chemical Selves: Gender, Toxics, and Environmental Health*, Reprint edition. ed. UBC Press, 436 p.

SEMARNAT, n.d., *Registro Sanitario de Plaguicidas y Nutrientes Vegetales* [En ligne] URL : <http://www.gob.mx/cofepris/acciones-y-programas/registro-sanitario-de-plaguicidas-y-nutrientes-vegetales>

Senanayake, N., 2021, “We Spray So We Can Live”: Agrochemical Kinship, Mystery Kidney Disease, and Struggles for Health in Dry Zone Sri Lanka, *Annals of the American Association of Geographers* [En ligne avant inclusion dans un numéro] URL <https://doi.org/10.1080/24694452.2021.1956295>

Taylor, D., 2014, *Toxic Communities: Environmental Racism, Industrial Pollution, and Residential Mobility*, NYU Press, New York, 352 p.

Tsing, A., 2015, *The Mushroom at the End of the World: On the Possibility of Life in Capitalist Ruins*, Princeton University Press, Princeton, 352 p.

NOTES

1. Toutes les traductions vers le Français, de textes ou de citations d'entretiens, sont de l'autrice.
2. Les femmes paysannes forment le quart de la population mondiale (Korol, 2016).

3. Le glyphosate est classé comme cancérigène probable par l'Organisation Mondiale de la Santé. Il est associé à un risque accru de lymphomes non hodgkiniens (Inserm, 2021)
 4. Carte des concessions disponibles sur <https://subversiones.org/mapamineria>
 5. Dans la constitution, l'indigénité est définie par le critère de la langue parlée. Les personnes non-indigènes d'ascendance mixte sont considérées métisses (Mestizo/a). Au Chiapas, les deux langues indigènes majoritaires sont le Tseltal et le Tsotsil.
 6. En référence à Emiliano Zapata (1879-1919), figure de la guerre d'indépendance mexicaine.
 7. Par exemple, une rencontre mondiale des femmes en décembre 2019.
 8. Dans les municipes de Chenalho, Huixtán, Simojovel et Cancuc
 9. Dans les municipes de Huixtán, Simojovel, Larráinzar, Cancuc pour les ateliers et à San Cristóbal de las Casas pour la réunion.
 10. L'ingestion de pesticides représente jusqu'à 1/5^e des causes de suicide dans le monde, d'après l'Organisation Mondiale de la Santé (2021).
 11. Area de Mujeres y Parteras OMIECH, « Compte-rendu du groupe femmes et sages-femmes » document interne, Février 2019, San Cristóbal de las Casas, p.11.
 12. *ibid*
 13. Compte-rendu final des ateliers de santé communautaire réalisés en 2018, document interne de l'association OMIECH « Compte-rendu du groupe femmes et sages-femmes, Février 2019 », San Cristóbal de las Casas, p.16
 14. Les doulas sont des accompagnatrices de naissance qui proposent un soutien émotionnel, spirituel et matériel.
 15. Surnom populaire donnée à l'ancien gouverneur du Chiapas, qui signifie « blanc » en référence à son teint et yeux clairs.
 16. Les recherches effectuées à Zinacantán ont été réalisées avec le soutien de Margarita Pérez de la Torre.
 17. Entretien avec Lovisa Prage auquel j'ai assisté.
 18. Les décisions sont prises par les propriétaires terriens du village et le droit coutumier n'autorise pas les femmes à hériter de la terre.
 19. Compte-rendu final des ateliers de santé communautaire réalisés en 2018, document interne de l'association OMIECH « Compte-rendu du groupe femmes et sages-femmes, Février 2019 », San Cristóbal de las Casas, p.15.
-

RÉSUMÉS

À partir d'une enquête ethnographique dans l'État du Chiapas auprès de sages-femmes traditionnelles ainsi que d'associations agissant sur la thématique environnementale et du droit des femmes, cet article analyse la présence de la métaphore vie/mort dans les récits autour des pesticides et de la dégradation de l'environnement. Ce lexique s'inscrit dans la philosophie indigène du « bien-vivre » et se retrouve particulièrement dans les discours des femmes qui ont à charge les soins indispensables à la reproduction de la vie (travail procréatif, soins aux membres de la famille et aux êtres vivants non humains, connaissance des plantes médicinales). Au Mexique, plus d'une centaine de pesticides potentiellement dangereux sont toujours autorisés. Cet article montre comment, dans le Chiapas, où l'expérience politique d'un « autre monde » des

Zapatistes infuse les pratiques militantes, les réflexions sur leurs conséquences délétères sur l'environnement et la santé humaine sont aussi un chemin vers d'autres futurs.

Based on ethnographic research with organizations working on environmental protection and women's rights as well as traditional midwives in the State of Chiapas, this paper analyzes the ongoing metaphor of life and death in discussions on pesticides and environmental degradation. This vocabulary is in line with indigenous peoples' philosophy of *buen vivir* (the good way of life). It appears particularly in women's discourses, who are in charge of the care work necessary to the reproduction of life (reproductive work, care of family members and nonhuman beings as well as medicinal plant knowledge). In Mexico, over a hundred highly hazardous pesticides are still authorized. This article shows how, in Chiapas, where the Zapatista experience of "another world" instills activist practices, considerations on the harmful consequences of pesticides on the environment and human health become a path towards creating other futures.

A partir de un trabajo etnográfico en el Estado de Chiapas con parteras tradicionales y asociaciones civiles actuando sobre la temática medioambiental y los derechos de las mujeres, ese artículo analiza la presencia de la metáfora vida/muerte en los discursos alrededor de los plaguicidas y de sus alternativas. Ese léxico se enmarca en la filosofía indígena del "buen vivir" y se encuentra particularmente en las palabras de las mujeres encargadas de los cuidados necesarios para la reproducción de la vida (trabajo reproductivo, cuidado a los miembros de la familia y a los seres vivos no humanos, conocimiento de plantas tradicionales). En México, más de cien pesticidas potencialmente peligrosos siguen autorizados. Este artículo muestra cómo en Chiapas, donde la experimentación política de las y los Zapatistas para un mundo "otro" afectan a las prácticas activistas, las reflexiones sobre las consecuencias nefastas de los plaguicidas sobre el medioambiente y la salud humana también representa un camino hasta la construcción de otros futuros.

INDEX

Palabras claves : buen vivir, México, plaguicidas, partería tradicional, poblaciones indígenas, salud ambiental

Keywords : environmental health, good life, indigenous peoples, Mexico, pesticides, traditional midwives

Mots-clés : bien vivre, Mexique, pesticides, sages-femmes traditionnelles, populations autochtones, santé environnementale

AUTEUR

MOUNIA EL KOTNI

Postdoctorante en anthropologie au Cems-EHESS (2019-2021), chercheuse associée en postdoctorat au Cermes 3, 7, Paris, France, courriel : mounia.elkotni@gmail.com